



# Cartarescu ou le vertige existentiel

**PORTRAIT** L'écrivain roumain, nobélisable, publie une autobiographie délirante de 800 pages. Rencontre.

THIERRY CLERMONT  
tclermont@lefigaro.fr

« **L**E RÉEL, notre patrie légitime, devrait être le plus beau des rivages, mais il n'est que la plus pesante des prisons », s'interroge le protagoniste du monumental et monstrueux *Solénoïde*, de Mircea Cartarescu, 800 pages bien serrées. Un roman torrentueux alimenté par une foulditude d'affluents et de confluent, une manière d'autobiographie délirante qui nous donne le tournis, parfaitement architecturée, singulière jusque dans ses audaces les plus inattendues.

C'est l'histoire d'un professeur de lycée qui aime la littérature comme un vice, et les femmes comme une vertu, une sorte de Roquentin qui n'est pas sans rappeler l'Ulrich de *L'Homme sans qualités* de Musil ou certains personnages d'Elias Canetti. Souvenirs, rêves nocturnes retranscrit (pas moins d'une cinquantaine au total), délires, évocations scientifiques ou technologiques, incises poétiques, parenthèses sexuelles, étranges machines, spectres taquins, échos de lectures (Rilke, Kafka, Dostoïevski, Apollinaire, Dylan Thomas...). De nombreuses femmes y passent ou s'y attardent, ce qui donne l'occasion de magnifiques portraits. Elles s'appellent Irina, éprise de Krishnamurti, Caty, Florabela, une grande rousse pleine de vie, Stefana, qui sombrera dans la folie... Femmes célébrées à l'égale de celles qui traversaient son recueil de nouvelles *Pourquoi nous aimons les femmes*,

qui s'ouvre sur les paroles d'une chanson de Paul Simon.

Tout *Solénoïde* se déroule et s'enroule sur fond de mornes faubourgs de Bucarest, où Cartarescu est né en 1956, « la ville la plus triste du monde », comme il nous l'a confié, après avoir écrit dans son roman : « *Le musée de la mélancolie et de la ruine de toute chose.* » Une Bucarest du temps de Nicolae Ceaușescu, réappropriée comme le firent Lawrence Durrell et son Alexandrie, ou Borges (qu'il admire) revisitant Buenos Aires, et où flottent des relents de graisse rancie et de *nechezol*, ce substitut de café emblématique de ces terribles décennies de pénurie et de disette, sous la griffe du Génie des Carpates. Ce qui renvoie au mot d'Emil Cioran : « *Ce n'est pas en vain que nous sommes le pays de l'inaccomplissement.* » Inévitablement, on pense en tournant les pages de *Solénoïde* aux scènes de Jérôme Bosch ou aux décors de Chirico et d'Escher, mais également aux figures grotesques de Clovis Trouille ou d'Otto Dix.

## Diariste compulsif

C'est que Cartarescu, qui brasse très large, a écrit là le grand roman de la nouvelle Mitteleuropa, qui fait dire à son personnage, qui est aussi son alter ego : « *Je n'ai pas d'autre prétention que celle d'être le scripteur-lecteur-viveur de ma vie.* »

Diariste compulsif, poète dans un premier temps, cet homme amène, posé, attentif, qui enseigne la littérature à Bucarest, nous a confié : « *Pour écrire Solénoïde, je me suis inspiré de fragments écrits depuis vingt ans, de petits essais, de récits sur ma vie onirique, sortes*



d'études cliniques. Le roman a été écrit comme un long poème épique et visionnaire, à la Rimbaud, avec toutes les différentes strates de l'existence, des plus élevées aux plus sombres, du scatologique à l'eschatologique. Ce qui lui donne un air de famille avec ce qu'on a appelé mon "livre culte", *Travesti*. Plus globalement, mon œuvre peut s'identifier au centre historique de Florence, avec le triptyque *Orbitor* pour cathédrale, et *Solénoïde dressé comme le Campanile de Giotto*. »

Cartarescu, qui apparaît chaque année sur la liste des écrivains nobélisables, s'est fait connaître en France il y a vingt ans avec la traduction, dans une collection de science-fiction, du premier volet d'*Orbitor*, récit qui se déroule dans un pays fantasmagique en proie au délire, puis par celle de *Travesti*, sur les tourments sexuels d'un adolescent, succès conforté par *La Nostalgie* (POL), roman baroque articulé en cinq parties, sur des jeunesse consumées, des destins en herbe soumis à la passion. Les thèmes du double et du miroir, du vertige existentiel, du miroir déformant, s'y développent jusqu'au paroxysme, dans une sorte d'apothéose narrative.

Avant cela, il y eut donc les interminables années de répression politique et culturelle et de déliquescence sociale sous l'ère communiste. En 1990, quelques semaines après la chute du Conducator, Cartarescu peut pour la toute première fois quitter son pays natal, cap sur New York. Ce fut là comme une révélation, il découvrit autre chose que ce « trou noir » qu'était alors la Roumanie. Par la suite, il n'eut de cesse de s'engager pour la liberté d'expression, les droits civiques et la dénonciation de la corruption, n'hésitant pas à descendre dans la rue. Comme il l'a raconté : « *Ce 21 décembre 1989 fut le plus beau jour de ma vie. Plus d'un million de personnes étaient descendues dans les rues de Bucarest pour fêter la chute du régime. Les gens brûlaient et jetaient par la fenêtre les carnets*

rouges du Parti, comme je l'ai décrit dans *L'Aile tatouée*. »

Pour sa fidèle traductrice, Laure Hinckel, « l'ultraprésence de l'anatomie est un trait de sa personnalité littéraire tout à fait original. Cela n'a rien de décoratif et n'est pas à rattacher à une quelconque préciosité, c'est une composante essentielle du travail d'écriture de Mircea Cartarescu. Cette matérialité charnelle enserme comme dans un

filet ou comme entre les fils de lisse et de trame d'un tapis, le monde entier, multistratifié, qui est celui de la mémoire, laquelle n'est jamais qu'une expérience desséchée raniée par la magie de l'écriture. »

Du côté de ses admirations, Cartarescu avoue son faible pour la modernité viennoise du début du XX<sup>e</sup> siècle, sa fascination pour son compatriote Mihai Eminescu, pour l'Irlandaise Ethel Lilian Voynich et son *Taon*, lu partiellement dans une édition débroschée à l'âge de 12 ans, et sa passion pour Kafka. « *Personne n'a jamais atteint son extrême profondeur. C'est, et de loin, le martyr absolu de la littérature, et son Journal est un des grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.* »

Au chapitre du cinéma, il revendique sinon l'héritage, du moins l'esprit de réalisateurs aussi différents que Murnau, Fellini ou Tarkovski.

### **Hanté par les forces du mal et la condition humaine**

Autres influences, même s'il les juge mineures (lui qui a un faux air de George Harrison) : celles des Beatles, des Rolling Stones et de Pink Floyd, écoutés à l'adolescence, et dont il connaît par cœur les premières chansons. « *J'ai raté ma vocation de rocker*, dit-il en souriant. *Mais je me suis en quelque sorte rattrapé, en traduisant et en publiant une trentaine de poèmes de Leonard Cohen.* »

Retour à la littérature pour ce maniaque de la littérature fractale, hanté par les forces du mal et la condition humaine : « *Mes person-*

*nages sont obsédés par leur rapport au réel, alors que la réalité est de plus en plus remise en question : les artistes, les écrivains et les scientifiques s'accordent sur ce point. Donc, à mes yeux, la mission de l'art est de provoquer des douleurs, même bénignes. La réalité et la souffrance sont des synonymes. Et seule la douleur peut nous renvoyer à la réalité. C'est elle qui nous force à ouvrir les yeux sur le monde, le vrai monde. D'où sans doute mon grand intérêt pour les écrivains du réalisme magique, issu du surréalisme, ou pour l'œuvre de Thomas Pynchon, qui fut une véritable révélation, un tremplin vers mon exploration de l'imaginaire, et celle de mon compatriote Max Blecher.* »

Et le mot de la fin, tirons-le de *Pourquoi nous aimons les femmes*, où il lâche : « *L'homme a totalement oublié qu'un don écrasant lui a été fait : celui d'exister dans le miracle du monde, d'être vivant.* » ■

**Pour écrire  
Solénoïde,  
je me suis inspiré  
de fragments écrits  
depuis vingt ans,  
de petits essais,  
de récits sur ma vie  
onirique, sortes  
d'études cliniques** ■





**SOLÉNOÏDE**

De Mircea  
Cartarescu,  
traduit du roumain  
par Laure Hinckel,  
Noir sur Blanc,  
849 p., 27 €.



Mircea Cartarescu, à Paris,  
en septembre.  
SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO